

À propos de miroir déformant

Claude Gauvreau

Volume 12, Number 2, March–April 1970

Dictionnaire politique et culturel du québec (2)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gauvreau, C. (1970). Review of [À propos de miroir déformant]. *Liberté*, 12(2), 96–103.

A propos de miroir déformant

Le tome III de HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU QUÉBEC, publié par les éditions Beauchemin sous la responsabilité de Pierre de Grandpré, est composé et il va bientôt être à la portée de tous les étudiants que les préoccupations littéraires ne laissent pas indifférents. Je n'ai pas eu le temps de lire chaque ligne de ce gros livre ; mais ce que j'en ai absorbé m'a fait plus que froncer le sourcil. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la rédaction de cet ouvrage est défectueuse. Dans les seuls passages qui me sont consacrés, j'ai relevé plusieurs erreurs de faits ; et il est certain que de telles erreurs pleuvent sur les nombreux écrivains dont Pierre de Grandpré et ses collaborateurs se sont concernés. L'ouvrage comporte de bons extraits du manifeste *Refus global*... mais ce fait me semble insuffisant pour le mettre à l'abri des reproches et des revendications. Dans mon seul cas personnel, on affirme que Borduas est parti pour Paris en 1949 alors qu'en réalité il est resté dans le Québec jusqu'en 1953 où il décida d'aller vivre à Provincetown avant

d'habiter New-York ; il ne devint citoyen de Paris qu'en 1956. Aussi, on fait se rendre Riopelle à Paris après Borduas ; il est pourtant bien connu que Riopelle avait quitté le Canada bien avant Borduas et qu'il possédait même une réputation d'ordre international à Paris quand Borduas s'y installa et y fit d'ailleurs moins de bruit, injustice que le temps réparera. Ce n'est pas solide solide, tout ça.

Les erreurs de faits sont regrettables dans une publication qui a sans doute la prétention d'être éducative, qui sera largement diffusée et que l'on souhaite vraisemblablement faire prendre pour un guide sûr ; mais les erreurs de jugement critique me semblent infiniment plus exécrables. Et c'est contre l'image qu'on présente de moi, sous prétexte de la déduire de l'esthétique, qu'il me faut aujourd'hui prononcer ma désapprobation et mon dégoût. A mon sujet, il y a un article passablement long de Michel van Schendel et cet article est suivi d'une notice biographique dont l'auteur m'est inconnu.

Comme à l'accoutumée, Michel van Schendel s'exprime avec élégance, abondance de vocabulaire, habileté dans le paradoxe, et ses commentaires sont peut-être propres à susciter de la curiosité envers l'auteur commenté... mais cette curiosité me semble singulièrement malsaine. En effet, si van Schendel semble un moment désapprouver les réalisateurs et les metteurs en scène qui m'ont tenu à l'écart, il dresse par contre de moi le portrait d'une espèce d'individu grotesquement tirebouchonné qui se serait complu dans l'incompréhension et l'incommunicable, et voilà du coup justifiés et absous tous ceux qui ont entravé l'expression de mon oeuvre ! Par ailleurs, van Schendel s'acharne (comme il le faisait déjà en 1956 lors de la parution de *Sur fil métamorphose*) à me taxer de « sadisme » ; mais, en fait, dans son article, c'est le portrait d'un « masochiste » qu'il trace. Je pense que nous n'en sommes plus à faire le procès de Sade ni de Masoch, même si ces épithètes vieillottes ont peut-être encore la propriété de faire dresser l'oreille à quelque membre de la vieille meute policière et pourraient être considérées à la rigueur comme une dénonciation de mouchard ; mais j'affir-

me avec la dernière énergie que ma réalité authentique ne se rapproche ni de près ni de loin du méprisable caractère complice de ces bourreaux que van Schendel insiste pour identifier avec moi.

Par ailleurs, au sujet de mon oeuvre et du groupe automatiste, van Schendel use abondamment des qualificatifs « religieux », « mystique ». Cette espèce de calomnie n'a rien de neuf... elle a longtemps été une tactique retorse pour discréditer toute forme d'athéisme irréductible aux lits de Procuste du papisme stalinien. La montre de Michel van Schendel retarde... en Europe on semble s'être aperçu depuis longtemps que la tactique était inefficace puisque la lecture de l'auteur décrié suffisait à faire ressortir la duperie perpétrée dans les « directeurs de conscience » soi-disant matérialistes. Mais, de même que celui qui est allé au séminaire en abdiquant officiellement l'hétérosexualité en porte pour toujours le pli, de même celui dont la jeunesse a été formée dans le climat stalinien en conserve indéfiniment quelque trace. Est-il encore besoin de dire, vingt et un ans après *Refus global*, que je suis un anticlérical forcené depuis plus de vingt-cinq ans et que le groupe automatiste a toujours été rigoureusement athée ? Sont à mettre au compte du même vieux complexe stalinien les préventions de van Schendel à l'égard des fous ou des ex-fous susceptibles de troubler le monolithisme social souhaité par Staline (et ses continuateurs) au même titre que par Hitler. (En 1954 *L'Autorité du peuple*, Michel van Schendel citait louangeusement un psychiatre soviétique qui se vantait du fait qu'en Russie soviétique, contrairement à la situation occidentale, les fous étaient tenus bien rigoureusement en mains et ne pouvaient en aucun cas accéder à une position proéminente... la perspicacité de cet homme de sciences apparaissant toutefois quelque peu contestable rétrospectivement par le fait qu'au moment de cette entrevue le directeur de la Russie soviétique, Joseph Staline, était un paranoïaque absolu.) Bref, Michel van Schendel ne m'apprécie pas pour bien des raisons ; quand il s'agit de moi, il se sent pousser le don du miniaturiste. Cette dépréciation acharnée de l'automatisme, lequel est la seule

forme d'art de portée universelle à être sortie du Canada, ne peut s'exercer qu'au profit d'une sorte de « régionalisme propagandiste » plus ou moins bâtard ; en regard de l'affirmation d'André d'Allemagne qui avait constaté ce qui suit : « Le colonialisme réduit la culture du colonisé aux dimensions du folklore et de la propagande », l'attitude de Michel van Schendel et de ses alliés n'est propice en fait qu'au maintien d'un colonialisme ou à l'entretien d'une situation favorable à l'instauration d'un autre impérialisme également oppressif et indésirable. Pareille attitude ne peut donc être qualifiée que de catégoriquement REACTIONNAIRE. L'orientation du psychiatre soviétique auquel j'ai fait allusion ne brillait certainement pas par son avant-gardisme aventureux ; les tentatives de Michel van Schendel pour engendrer de la méfiance à mon égard, sous prétexte qu'une tragédie personnelle abominable m'a déséquilibré l'esprit temporairement, ne se situent pas non plus en tête de la marche de la psychologie progressiste.

Michel van Schendel est Belge d'origine mais il semble déprimé par le climat de conservatisme invertébré qui imprègne toujours la critique de la poésie au Québec car l'attitude de van Schendel à l'endroit de la poésie résolument contemporaine n'a rien, en dépit des efforts staliniens déjà vieux et vaincus d'avance pour terrasser l'art moderne, de typiquement européenne. Au contraire, les critiques européens de bonne réputation, Bosquet, Rousselot, Lacôte, n'ont jamais manifesté envers ce qu'ils connaissent de mon oeuvre de réticence ou de perfidie ; ils m'ont traité avec respect et m'ont accordé une place de choix parmi les poètes canadiens. C'est même Alain Bosquet qui m'a permis de sortir des oubliettes en remettant généreusement mon nom en lumière.

Mais il n'y a pas que l'article de van Schendel. Il y a aussi cette « notice biographique ». On peut supposer de la bonne foi à van Schendel même s'il est certainement aveuglé... mais la « notice » en cause ne peut donner que l'envie de vomir.

La nécessité d'abrégé me force à ne pas relever toutes les turpitudes de ce texte mais il suffira de dire que ma situa-

tion y est qualifiée de « scandale amusant ». Voilà ! Une comédienne de génie, dotée par surcroît d'une beauté prodigieuse, se suicide de désespoir ! Un poète créateur, après avoir fait des efforts inouïs pour rétablir l'image exacte de cette comédienne bafouée par des étrons bipèdes, perd la raison ! Sachant que « folie » et « originalité » sont synonymes dans une société bornée, ce poète fou ne se résigne pas pour autant à renier l'art créateur et il poursuit son oeuvre singulière doublement suspecte désormais. Les possibilités de corruption se présentent, les menaces succèdent aux menaces, les entraves semblent jamais ne devoir s'interrompre ; et pourtant, le type en question continue d'écrire des livres ! Dans la persécution outrancière ou dans l'encouragement mesuré, il s'efforce sans répit de rester fidèle à sa vocation d'artiste révolutionnaire ! Il se rétablit sensiblement. Il travaille. Il se manifeste en public . . . et obtient même un triomphe (inattendu par lui). Ce poète qui croit en l'imagination, qui croit en la force créatrice, ce poète qui est moi, voilà qu'un livre supposément destiné à former des lettrés conséquents et éclairés qualifie les circonstances de sa vie de « scandale amusant ». A l'auteur anonyme de ce petit texte déshonorant, s'il est vrai qu'il y traduit les réactions d'une ambiance véridique, je n'ai qu'une question à poser : « A quelle catégorie de tarés porcins, d'acéphales cacochymes fardés, de bourgeois alcooliques et gâteux, de jésuites spirituels selon les possibilités de leur état, de défroqués blasés et complètement idiotifiés, de professeurs d'université gavés pour avoir appris Boileau par coeur, d'eunuques, d'admirateurs ataxiques de Guy Sylvestre, de poufiasses syphilitiques et faisant pipi dans leurs culottes, de putains lasses lectrices de Géraudy, de charognes parfumées, de tas de merde déguisés en humains comme au carnaval, de truies se prenant pour des pintades, avez-vous donc l'habitude de tenir compagnie ? ». Pour ma part, je m'honore d'avoir toujours salué jusqu'à terre le « détraqué » Antonin Artaud dont le souvenir suffit à lui seul à ravalier au niveau du sol, comme il convient, tous les parasites et impuissants qui se permettent parfois de lever leurs yeux infirmes et purulents vers quelque poète que ce soit.

Il va sans dire que la « notice » en question se poursuit sur un ton à ne pas nuire, par un éloge intempestif ou même une indulgence simplement digne envers un ennemi juré de la crétinisation académique, aux chances de progrès d'un quidam qui fait la queue à la porte de la Société royale ou de l'Académie canadienne-française. Avec un persiflage dont Jérôme Gauthier n'envierait pourtant pas l'envergure, on s'applique à me faire passer pour une loque humaine vouée à la charité des moins brutaux et en butte aux camouflets de l'élite des conformistes... surtout, on souligne que ma présence est « silencieuse ».

Ah ? Dans ma naïveté, j'avais pourtant l'impression d'avoir prononcé des paroles audibles aux récitals de poésie du Bar des Arts, de l'Association espagnole, de la Bibliothèque nationale du Québec. Sourd-muet inconscient que je suis, j'étais toujours demeuré persuadé que mes phrases avaient retenti dans une certaine mesure à *Poèmes et chansons de la résistance*... et même, parfois, avaient été assez applaudies. Mais il faut croire que les mandarins de l'eugénisme intellectuel connaissent ma vie mieux que moi ! Pauvre moi, qui avais cru aussi faire entendre ma voix à travers les comédiens dans mes textes radiophoniques joués !

Mais, devant un tel amas de négativité, je comprends l'asphyxie du lecteur. Je vais donc essayer de lui donner un peu d'air frais en tâchant de dévoiler à présent mon vrai visage. Je ne pourrai le faire que brièvement.

Persuadé à quinze ans surtout par l'exemple de Baudelaire que l'universalité ne pouvait jamais s'atteindre que par la production de l'unicité sans précédent, je m'efforçai de laisser la voie libre à ce que j'étais seul à contenir... à mon apport strictement personnel, en somme. Cette tendance ne s'est jamais sérieusement démentie dans ma vie subséquente ; mais elle a été relativement contrariée ou activée par les influences extérieures. C'est à partir du moment où je me suis libéré de l'emprise de Claudel que j'ai commencé à produire une oeuvre valable à mes yeux. La connaissance accidentelle de la poésie d'Apollinaire fut capitale dans la reconquête de

mon émancipation... même si les objets, suscités par l'esprit de liberté inhérent à Apollinaire, ne ressemblent aucunement aux productions du grand poète cubiste quand on les compare maintenant. La paternelle amitié de Borduas m'a été d'un grand secours moral quand on sait que les voies de la facilité et de la prostitution sollicitent constamment tous les artistes. Les grands créateurs de notre siècle, que je vins à connaître par leurs travaux, contribuèrent largement à me solidifier dans une attitude d'esprit que condamnent les plats maîtres de l'enseignement académique éminemment stérile ; je me persuadai tôt qu'il ne fallait jamais avoir honte, fussent-elles apparemment les plus extravagantes de prime abord, les dictées de « la reine des facultés » : L'IMAGINATION. Jarry, Roussel, Cravan, Tzara, Breton, Artaud et d'autres auteurs de grand calibre aussi, m'apprirent de la façon la plus bénéfique à jeter tous les freins à la poubelle. Plus d'une fois mon écriture devança mon conscient... J'eus à l'occasion la tentation du vertige... ces risques assumés virilement sont les plus féconds de toute mon existence.

Chaque être humain vit la banalité quotidienne et je pense plus que jamais que cela devrait lui suffire. Pourquoi l'artiste s'abaisserait-il à la tâche subalterne de jeter à la face de cet être humain cette même banalité surabondamment connue ? J'assume de plus en plus la phrase que j'ai fait dire à un de mes personnages dans une pièce récente : « Ce que vous pouvez vivre, vivez-le ; ce que vous ne pourrez vivre, nous vous l'inventerons. » L'artiste digne de ce nom propose l'authenticité, c'est-à-dire l'unique ; et cela, sans limites de quelque sorte que ce soit.

Cette mentalité nous conduit vite à explorer de vastes territoires vierges, à inventorier avec rigueur le non-figuratif.

Et la communicabilité ?

Je n'ai jamais douté de l'acceptation de mes objets les plus étranges, les plus irréguliers, à partir du moment où on parviendrait à neutraliser l'action des obscurantistes professionnels.

Je ne suis pas de l'espèce des fanatiques de l'impuissance et du masochisme ; le vieux libertaire Bakounine a situé et condamné ces ratés une fois pour toutes : « L'homme n'a réellement dans son intérieur que ce qu'il manifeste dans son extérieur. Ces soi-disant génies méconnus, ces esprits vains et amoureux d'eux-mêmes, qui se lamentent éternellement de ce qu'ils ne parviennent jamais à mettre au jour les trésors qu'ils disent porter en eux-mêmes, sont toujours en effet les individus les plus misérables par rapport à leur être intime : ils ne portent en eux-mêmes rien du tout ».

Mais ces impuissants n'admettent pas volontiers qu'on ne soit pas aussi vides qu'eux. Tant pis pour eux !

On a tout fait pour me faire douter de ma justification ; on n'y est pas parvenu souvent.

Tous mes objets, les plus non-figuratifs y compris, sont parfaitement connaissables et assimilables. Une instruction assainie, qui inciterait comme c'est naturel les êtres à espérer l'inconnu plutôt qu'à se faire flatter sempiternellement les mêmes habitudes, simplifierait beaucoup les choses. Mes objets ont un rythme, ils ont des proportions, ils ont une forme sensible ; tout ce qui est sensible est assimilable par n'importe quel être humain autonome... débarrassé des préventions qu'implantent et alimentent les réactionnaires improductifs et sénilement cyniques.

Il faut faire interrompre l'activité néfaste des cultivateurs de préjugés.

Gare à vous, obsédés des manuels stupides, colporteurs de la poésie mièvre et sans fraîcheur !

Je suis persuadé qu'il va encore falloir faire passer à la guillotine une fournée de maniaques de la sclérose qui empoisonnent la disponibilité des esprits jeunes et sains !